

Noël rose

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Autour des Alpes.

PAR M. ET M^{me} GEORGES RENARD. (*)

Vers la fin de l'année 1891, un charmant volume : *Autour du Léman*, apparaissait dans les vitrines de nos librairies, tout souriant sous son élégante couverture illustrée. Son titre attrayant, et le nom des auteurs tout particulièrement, lui valurent un écoulement rapide et plusieurs éditions. Ce livre est maintenant dans de trop nombreuses mains, il a été trop généralement goûté, pour qu'il soit besoin d'y revenir. Passons à son frère, qui sort de presse et a nom : *Autour des Alpes*. Comme le premier, il est illustré de mignonnes vignettes d'un goût artistique remarquable, dues au crayon de M. le professeur G... Ces vignettes s'intercalent dans le texte avec un petit sans-gêne, une liberté d'allures qui plaisent et leur donnent un cachet fort original.

L'ouvrage de M. et M^{me} Georges Renard contient une douzaine de nouvelles. Nous venons d'en lire trois : *Noël rose*, la *Maison hantée*, et l'*Idylle montagnarde* ; mais quand ces lignes paraîtront, le reste du volume nous aura sans doute fait passer de bien agréables instants. Aussi, quelle heureuse aubaine pour le *Conteur Vaudois* de pouvoir en donner une idée à ses abonnés, en commençant aujourd'hui la publication de *Noël rose*, délicieuse nouvelle qui ne peut manquer d'enchanter nos lectrices par les scènes touchantes et si finement décrites dont elle est semée. Et notez que ces scènes se passent tout près de nous, dans la belle campagne de l'*Elysée*, sous Lausanne, à l'époque mouvementée qui précéda l'émancipation du Pays-de-Vaud.

Ainsi que nous venons de le dire, nous n'avons lu ce livre qu'en partie ; mais nous ne croyons pas nous tromper en attirant tout particulièrement l'attention sur le chapitre intitulé : *Idylle montagnarde*, qui doit en être le bouquet : C'est vraiment ravissant. Les personnages en sont pris au hameau de Marécottes, près de Salvan, où M. et M^{me} Renard ont fait un séjour l'année dernière. Quelle fidélité dans la description de la contrée, des mœurs, de la vie frugale et

laborieuse de ces braves montagnards ! Il faut la plume des auteurs que nous citons, il faut leur talent d'observation, leur amour passionné de la nature alpestre, pour peindre les hommes et les choses d'une manière aussi pittoresque, aussi vraie et saisissante.

Et tout cela est écrit dans un langage si harmonieux, si entraînant, que nombre de lecteurs, sans doute, arrivés au bout du volume, le trouveront trop court.

Mais nous nous garderons de déflorer, par une analyse détaillée, ces récits attachants, riches de tableaux variés, d'études de mœurs prises sur le vif et d'images toujours heureuses. Non, nous voulons en laisser tout le plaisir aux nombreux lecteurs qui ne tarderont pas à faire cette intéressante excursion « autour des Alpes », en compagnie de M. et M^{me} Renard. Nous les laisserons se délecter à la lecture de l'*Idylle montagnarde* et compatir aux angoisses d'Etienne, dans la lutte morale de ce jeune séminariste entre les devoirs de la religion et la voix de son cœur, le reportant sans cesse vers Tierceline qu'il adore en silence. Nous les laisserons faire eux-mêmes connaissance avec le protecteur d'Etienne, le chanoine Lonfa, dont le portrait, en quelques lignes, est tracé avec une rare habileté de touche.

Et comme on lira avec intérêt la vie d'un *Guide des Alpes*, chapitre dédié à M. François Fournier, de Salvan, vieille et bonne connaissance de tous nos alpinistes. Comme on rira de bon cœur aux amusantes surprises qui nous sont ménagées dans la diabolique et intrigante histoire de la *Maison hantée* !

Et puis, que d'autres récits charmants, que de pages pleines d'attrait et de fraîcheur !... Qu'il nous suffise d'en citer les titres : *Maternité de vieille fille*. — *Follets et lutins*. — *Un cercle dans une petite ville*. — *Légendes valaisannes*. — *La reine des cornes*. — *Surprises du cœur*. — *Un sorcier*. — *Noël noir*, etc.

Mais hâtons-nous d'en donner un échantillon à nos lecteurs :

Noël rose.

— Quelle heure est-il donc, Lison ? dit une voix douce et languissante.

— Neuf heures et demie, madame, répondit la soubrette interpellée.

— Seulement ! reprit d'un ton désespéré la voix qui s'était fait entendre la première. Ah ! que ces maudites soirées sont longues ! Dire que nous sommes la veille de Noël, qu'on rit et qu'on s'amuse ailleurs, tandis que je suis seule à me morfondre dans cette grande maison vide ! Et mon pauvre Robert, que fait-il, à quoi pense-t-il en ce moment ?

— Oh ! madame, s'écria Lison, je suis bien sûre que M. le comte pense à vous. J'en mettrais ma main au feu.

— Hélas ! reprit la voix dolente. Il doit bien s'ennuyer aussi. C'est tellement triste d'être si près et si loin l'un de l'autre !

Il faut croire que Lison était là-dessus du même avis que sa maîtresse ; car au gros soupir qui accompagnait ces paroles elle ne répondit que par un soupir plus discret. Un silence suivit ; puis la même voix dit encore :

— Lison, tu vas aller me chercher, dans la bibliothèque, le *Mariage de Figaro*, par M. de Beaumarchais. J'ai besoin de rire ce soir... pour ne pas pleurer.

La soubrette sortit, et celle qui venait de parler resta seule, plongée dans une rêverie mélancolique. C'était une mignonne petite femme, blonde, rose et blanche, qui pouvait avoir vingt ans au plus. Ses yeux étaient si pleins de vie, son teint si frais, sa physionomie si jeune, sa bouche si riieuse que la tristesse ne semblait pas plus faite pour elle que la neige pour les pommiers en fleurs. Oui, en vérité, le chagrin avait l'air d'un intrus dans le cadre harmonieux qui entourait, en la rehaussant, sa grâce élégante et frêle. Dans le boudoir, où elle songeait et qui paraissait son enveloppe naturelle, meubles et murs tendus de soie, tout était de couleur tendre, bleu comme ses grands yeux ou rose comme ses joues à fossettes ; et les guirlandes fleuries qui se déroulaient sur les portes, les amours et les oiseaux qui voltigeaient dans l'azur vaporeux du plafond, les bergers et bergères enrubannés qui minaudent dans des paysages de rêve, respiraient cette joie de vivre dont le dix-huitième siècle finissant a connu la pénétrante douceur.

Elle était pourtant bien triste, la reine de ce coquet séjour, la petite comtesse Edmée de Lignerolles. Presque veuve sans avoir presque été mariée ! N'était-ce pas là une étrange et douloureuse destinée ? Six mois plus tôt, le 10 juillet 1791, elle épousait son cousin Robert, unique descendant d'une vieille famille de l'aristocratie vaudoise ; elle était venue, si joyeuse ! de Paris à Lausanne pour le mariage, et cinq jours après son mari était arrêté. Le jeune homme, ami de Lafayette,

(*) Librairie F. Payot, éditeur.

avait combattu à ses côtés dans la guerre d'Amérique et il avait rapporté du Nouveau Monde des idées d'indépendance ; le 14 juillet, le jour même où la France célébrait le second anniversaire de la Bastille prise et de la liberté renaissante, il avait été du nombre de ces patriotes vaudois qui, sous les grands marronniers de Montriond, avaient osé, dans un banquet séditieux, s'associer de loin à cette fête de la fraternité universelle. Or, MM. de Berne, maîtres du pays de Vaud, n'avaient pas trouvé de leur goût ces velléités d'émancipation, et ils avaient mis sous les verrous les plus imprudents des banquetteurs pour leur apprendre à réclamer l'affranchissement de leur patrie.

Depuis lors Robert de Lignerolles était prisonnier d'Etat au château de Morges. Comme elle avait pleuré la petite comtesse ! Car elle l'aimait follement et d'enfance, son Robert, si beau, si brave. Elle avait tenté démarches sur démarches pour le faire relâcher, pour lui parler, pour le voir tout au moins. Efforts inutiles ! Si encore, comme le libraire Durand, son compagnon d'infortune, il avait été mis aux arrêts chez lui, avec défense de sortir sauf pour aller aux offices ! Quel paradis d'amour elle aurait su lui faire de cette prison domestique ! Elle aurait héroïquement enduré cette captivité à deux, tant que Leurs Excellences de Berne auraient voulu ; et elle était bien certaine, pensait-elle en souriant à travers ses larmes, qu'elle l'eût fait paraître courte à son ami. Mais non ! Il avait fallu se résigner à une pénitence moins douce. Du moins elle avait voulu rester aussi voisine que possible du captif ; elle s'était installée, entre le lac et Lausanne, dans une maison de campagne qui appartenait à son mari, et qui, par un souvenir admiratif de *La nouvelle Héloïse*, avait été, comme tant d'autres du même temps, appelée *L'Élysée*.

Elle eût été en d'autres circonstances une adorable retraite, cette maison cachée comme un nid dans un fouillis de buissons et de grands arbres, éloignée de la ville et des regards indiscrets, n'ayant d'échappée que sur la nappe changeante du Léman et sur les masses bleuâtres des montagnes de Savoie ! Robert l'avait meublée pour elle, pour eux deux, hélas ! avec des raffinements d'amoureux. Mais ce qui avait séduit la triste Edmée plus que tout autre chose, c'est que des terrasses, qui s'étagaient au-dessous, elle pouvait voir par les jours clairs miroiter au fond de son golfe la ville de Morges avec le château où était enfermé celui qu'elle aimait.

Là, captive de son chagrin, elle s'était arrangée une vie de recluse volontaire ; elle recevait de loin en loin la visite de quelques parents âgés ; elle avait écarté les indifférents et plus résolument encore les amis trop désireux de la consoler. Sans autre compagnie que Lison et trois ou quatre vieux serviteurs de la famille de Lignerolles, elle attendait depuis six grands mois, lisant, rêvant, espérant et désespérant, qu'il plût à Leurs Excellences de lui rendre son bien.

Certes, elle avait, elle voulait avoir du courage. Mais, ce soir-là, était-ce le hurlement de la bise noire qui chassait devant elle des troupeaux de nuages lourds de neige ? Était-ce le contraste de cette veillée solitaire et funèbre avec son dernier Noël, un Noël rose, s'il en fut, puisque c'était le jour où elle avait été fiancée à Robert !... Elle se sentait dans

l'âme une détresse infinie. Abandonnée dans une bergère moëlleuse, au coin de la cheminée où flambaient des bûches énormes, les yeux fixés sur le brasier qu'elle ne voyait pas, le visage immobile, les mains inertes, elle s'enfonçait dans sa tristesse avec cette âpre volupté que le cœur, dans certaines heures sombres, éprouve à souffrir et à se regarder souffrir.

Tout à coup la pendule, une fine pendule de marbre blanc dont la voix argentine n'était pas destinée à sonner des heures d'ennui, témoin le petit Amour qui du bout de sa flèche dorée indiquait les chiffres du cadran, fit entendre dix coups. La comtesse tressaillit. Ah ça ! que faisait donc cette folle de Lison ? Une demi-heure pour trouver un livre ! Et la comtesse impatientée allait appeler, lorsque la soubrette parut.

Elle avait une mine singulière, la mine de quelqu'un qui vient d'éprouver une vive surprise, qui veut la cacher et qui se compose pour cela un visage plus fermé que nature. Ses yeux parlaient pour son visage.

— Que vous arrive-t-il, Lison ? dit Mme de Lignerolles, curieuse.

— Rien, madame. J'ai été un peu longue. J'en demande pardon à madame. Mais c'est que j'ai rencontré Baptiste dans le corridor et nous avons causé ensemble. Il ne faut pas que madame s'inquiète, si elle entend du bruit. C'est lui qui rode dans la maison.

— Et pourquoi M. Baptiste se promène-t-il si tard, comme une âme en peine ?

Lison parut embarrassée ; puis, d'un ton décidé :

— Ma foi ! madame, j'aime mieux tout vous dire. Baptiste et François ont eu l'idée de faire réveiller à l'office ; ils m'ont invitée et j'ai promis d'en être, si madame le permet.

Le premier mouvement de Mme de Lignerolles fut de froncer le sourcil. Une espèce de fête dans sa maison en deuil ! Cela lui semblait une injure à son chagrin. Puis, comme elle était bonne, elle pensa qu'il était dur de refuser à ses gens ce petit plaisir, et elle répondit avec un soupir :

— Soit ! fêtez la Noël, vous qui avez le droit d'être gais !

— Grand merci ! s'écria Lison. Mais madame devrait bien la fêter aussi.

— Pensez-vous à ce que vous dites, mademoiselle ?

— Oh ! je ne voudrais pas fâcher madame. Il y a bien des façons de fêter la Noël. Ainsi en France, dans mon village, on met ses souliers sous le manteau de la cheminée et l'on obtient tout ce qu'on souhaite, pourvu qu'on le demande en les y mettant.

— Hélas ! ma pauvre Lison, je voudrais bien être enfant pour te croire. Va, la seule chose que je souhaite ardemment, je l'ai assez demandée, assez criée au ciel et à la terre.

— N'importe ! à la place de madame, j'essaierais toujours.

— Quelle folie !

— Qu'est-ce qu'il en coûte ? Moi, je ne voudrais pas négliger un seul moyen d'obtenir ce que je désire. Voulez-vous que j'aille chercher vos souliers de satin blanc, vos souliers de mariée ? Ils vous porteront bonheur.

Madame de Lignerolles hésita, sourit, haussa les épaules, puis finit par dire avec indolence :

— Va, si cela t'amuse.

Un instant après, Lison revint avec deux petits souliers coquets qui auraient rendu

Cendrillon jalouse. Avec précaution, elle les déposa dans le coin de la cheminée ; après quoi, se tournant vers sa maîtresse :

— Maintenant, madame, faites votre souhait, en invoquant deux fois le petit Noël !

— C'est bien pour te faire plaisir, au moins, — repartit la comtesse un peu honteuse. Puis, d'une voix qui tâchait d'être railleuse, mais qui tremblait légèrement sous l'émotion d'un désir ardent, elle prononça ces paroles :

— Petit Noël, petit Noël, faites que mon mari soit libre et vienne souper ce soir avec moi.

Derrière elle, près de la porte du boudoir, elle crut entendre un rire étouffé et un bruit de pas rapides. Elle se retourna effarée.

— N'as-tu rien entendu, Lison ?

— Moi ? non, madame. Ce doit être le vent. Il fait ce soir un sabbat infernal.

La comtesse, plus troublée qu'elle ne voulait le paraître, n'eut pas le temps de se remettre. Oh ! cette fois ce n'était pas une illusion ! Dans le jardin bruissait une musique vague et douce. Elle courut à la fenêtre, écarta brusquement les rideaux ; elle ne vit que du noir et, peureuse, les referma bien vite. Mais les accords d'une guitare montaient dans la nuit jusqu'à elle, et une voix mâle et vibrante, une voix qu'elle ne connaissait pas, chanta :

Que m'importe l'hiver ?

Dans ta grâce riieuse,

J'ai, ma blonde amoureuse,

Un printemps toujours vert.

En vain le ciel est sombre.

Dans tes grands yeux d'azur

Me sourit un ciel pur

Que n'attriste aucune ombre.

Sur tes fraîches couleurs,

Mon baiser qui se pose,

Papillon sur la rose,

Boit le parfum des fleurs,

La forêt est muette.

Mais qu'ai-je à regretter ?

Daigne pour moi chanter

Et j'entends la fauvette.

Qui cherche le soleil ?

Le voici dans notre âme,

Sur tes lèvres de flamme

Où luit ton sang vermeil.

Lumineuse couronne,

Ta chevelure d'or,

Aux mois brumeux encor,

Comme en avril rayonne.

Aussi nargue du froid !

Je ne crains pas la glace,

Quand mon bras qui t'enlace

T'emprisonne à l'étroit.

La neige à la prairie

Peut mettre un manteau blanc ;

Je vois au rosier franc

L'églantine fleurie.

Va, l'hiver, où le jour

S'enfuit à tire d'aile,

Ramène aussi, ma belle,

Les longues nuits d'amour !

(La fin au prochain numéro).

L'histoire de Guillaume-Tell

racontée par un Anglais.

Il été dans la Souisse un governor très méchant et cruelle et on appelé loui Kessler.

Pour moqué le péple il metté un chapeau sur un poteau télégraphique ; un chapeau en haut et un gendarme en bas.